

J-Y THERIAULT,
***Quand la Bible s'ouvre à la lecture sémiotique*, 2006**

Mais l'écriture sémiotique n'est pas seulement cette manifestation noble de l'histoire conçue comme une métamorphose des formes. Étant une praxis historique, elle ne peut faire autrement que manifester des contenus axiologiques et idéologiques, elle se dit même transformatrice de ces contenus, considérant leurs transformations comme le sens ultime de son faire. L'histoire jugera de l'efficacité de ces procédures. (Du sens, p. 15)

Au commencement !

Le début de l'aventure biblique de la sémiotique greimassienne coïncide avec la publication du recueil d'articles intitulé *Du sens*. Se manifestait alors une crise des problématiques *historiques* dans les études bibliques. On sentait le besoin d'une réflexion fondamentale sur l'exégèse et ses méthodes dans le contexte du développement des études littéraires et des sciences du langage.

Ce n'est cependant pas la parution elle-même du livre qui a initié la rencontre des disciplines. Comme amorce des rapports entre la sémiotique et les études bibliques on doit rappeler l'importance d'une session de trois jours au Grand Séminaire de Versailles en septembre 1968 : une trentaine de spécialistes de la Bible s'étaient réunis autour de A. J. Greimas, reçu en tant que *sémanticien* susceptible d'intéresser les exégètes. Les exposés de quelques membres du séminaire de Greimas sur les textes bibliques étonnèrent les exégètes par leur manière d'aborder le texte «tel qu'en lui-même il se donne à lire dans la matérialité de son écriture»¹. Le choc d'une théorie et d'une procédure d'analyse qui faisaient abstraction de la dimension historique et des conditions anciennes de production du texte bousculait des conceptions bien ancrées de la recherche biblique. D'autres rencontres eurent lieu² et de

¹ J. Delorme, «La sémiotique greimassienne et les études bibliques», *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 25, 1993, p. 38. Du même, voir l'article encyclopédique «Sémiotique», *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, Paris, Letouzey & Ané, fascicule 67, 1992, col. 281-333 ; et plus récemment, « La sémiotique littéraire interrogée par la Bible », *Sémiotique et Bible*, n° 102, juin 2001, p. 3-28 et n° 103, sept. 2001, p. 3-21 (en version anglaise : « Orientations of a Semiotics Questioned by the Bibel », *Semeia*, 81, 1998, p. 27-62). Notre présentation s'appuie largement sur ces travaux.

² Notamment le Congrès de l'A.C.F.E.B. à Chantilly, en septembre 1969. La conférence de Roland Barthes, les travaux des ateliers et de la table ronde qui ont suivi sont publiés dans *Exégèse et herméneutique*, Paris, Seuil, 1971. Voir aussi R. Barthes, F. Bovon *et alii*, *Analyse structurale et exégèse biblique*, Neuchâtel, Delachaux, 1971. Pour l'évolution de la sémiotique greimassienne en milieu biblique américain, que nous connaissons moins, voir D. et A. Patte, *Pour une exégèse structurale*, Paris, Seuil, 1978 ; D. Patte, *Greimas's Structural Semiotics and*

nombreux biblistes furent ainsi sensibilisés à cette nouvelle approche critique des textes qu'on appelait encore «analyse structurale».

Après la sortie du livre de Greimas (*Du sens*, 1970), le contact se poursuivit au gré de petits groupes de biblistes intéressés. Mettant en commun connaissances théoriques et tâtonnements sur les textes, *l'analyse structurale* entraîna lentement dans le champ des études bibliques. On fit d'abord de *l'analyse du récit*. Trois courants étaient représentés : Bremont, Barthes et Greimas. Ce dernier paraissait plus difficile. Il demandait aux exégètes habitués aux méthodes historiques (recherche des sources et histoire de la formation des textes) une *conversion* radicale dans la manière de lire les textes et d'appréhender le sens : passer d'une approche diachronique à une lecture immanente et synchronique. L'influence de la sémiotique greimassienne sur l'exégèse biblique fut toutefois la plus stimulante vu son intérêt pour la sémantique et, à partir de 1973, le séminaire de Greimas à Paris devient la principale source d'inspiration des biblistes intéressés par la sémiotique³.

Le choc

L'exégète adepte de l'approche *historique* disposait déjà d'un vaste ensemble de méthodes servant à reconstituer les milieux d'origine des textes, à retracer l'histoire de leur composition, à vérifier le sens des mots et la valeur historique des événements relatés dans la Bible. Plus que l'ajout de quelques techniques et procédés complexes à un arsenal interprétatif déjà impressionnant, la sémiotique exigeait un changement radical de *point de vue* sur les textes.

L'entrée de la sémiotique en exégèse biblique a marqué une rupture d'isotopie. Tradition-, Form- et Redaktionsgeschichte découlaient logiquement les unes des autres à l'intérieur du même paradigme. La méthode sémiotique relève d'un horizon épistémologique complètement étranger et importe dans le champ des études bibliques une attitude différente à l'égard du texte et une instrumentation sans lien avec celle de l'historico-critique⁴.

Habitués aux dissections en petites unités littéraires, aux strates de composition et à la recherche des sources, beaucoup de biblistes résistaient – et résistent encore - à cette approche qui s'intéresse au texte simplement comme il se donne à lire.

En effet, la visée originale de la sémiotique littéraire repose sur le croisement de deux axiomes structuraux : le *principe d'immanence* qui affirme l'existence d'un sens immanent à l'objet textuel étudié, ce sens devant être construit à partir des structures propres de cet objet;

Biblical Exegesis, Atlanta, Scholars Press, 1989 et *Structural Exegesis for the New Testament Critics*, Minneapolis, Fortress Press, 1990.

³ On trouve dans l'article « Sémiotique » de J. Delorme la mention des centres et des groupes qui se sont formés et une abondante bibliographie. Pour une présentation plus détaillée de ces débuts, voir aussi l'article récent de J. Delorme mentionné en note 1.

⁴ O. Genest, «Analyse structurale et exégèse biblique», dans R. Latourelle, dir., *Dictionnaire de théologie fondamentale*, Montréal, Bellarmin / Paris, Cerf, 1992, p.11-21.

et le *principe de la différence* qui affirme que le sens est saisi dans l'appréhension des différences internes à l'objet. Ces deux principes sont à l'inverse des pratiques de la démarche historique alors dominante en exégèse : le recours explicatif par le contexte historique, l'histoire de la composition orientée vers l'intention de l'auteur et l'étude du vocabulaire par l'étymologie et l'intertextualité.

Il y eut aussi malentendu. On attendait de la sémiotique des résultats comparables à ceux des pratiques traditionnelles de l'exégèse, vérifiables et critiquables des points de vue habituels de la recherche biblique. On n'avait pas suffisamment saisi que la sémiotique n'était pas simplement une *méthode* à côté des autres pour l'interprétation des textes, mais qu'elle touchait à des questions plus fondamentales en recherche biblique, les « conditions premières de la saisie du sens – si l'on veut de la production ou de la génération du sens – » (*Du sens*, p. 10); donc « apprendre à mieux connaître où il se manifeste et comment il se transforme » (*Du sens*, p. 17). Il fallait passer du sens conçu comme « fond » transmis par un auteur et interprété à partir de la « forme littéraire » lue en contexte de production historique à la signification comme *forme du contenu*, un sens construit et articulé dans l'immanence du texte.

Plus concrètement, on reprochait à la sémiotique ses procédures d'analyse trop formelles, utilisant un vocabulaire bien compliqué. On trouvait que c'était un investissement trop laborieux pour une récolte cognitive bien mince et une pâture théologique assez maigre. De fait, c'est la manière nouvelle de concevoir le *texte* et le *sens* qui faisait difficulté. Depuis un siècle, la Bible était considérée comme *document* historique source de révélation, réservoir de *savoir* et de *message* à interpréter et à transmettre fidèlement. On était maintenant appelé à la visiter comme *monument* littéraire, pour *lire* et *entendre* dans cette cathédrale langagière ce qui se dit du sujet humain comme être de langage et sujet de parole.

L'analyse narrative

L'introduction de la sémiotique dans le champ des études bibliques ouvrit cependant la lecture de la Bible aux nouvelles perspectives fournies par les sciences du langage et des systèmes signifiants. Au cours de la première décennie de pratique sémiotique pour la lecture des livres bibliques, c'est la grammaire narrative dans toute son extension qui fut mise en œuvre. La syntaxe narrative fut présentée progressivement dans la revue *Sémiotique et Bible*, puis reprise plus systématiquement dans le *manuel* du Groupe d'Entrevignes⁵. Elle s'exerçait principalement sur la multitude des récits bibliques, en particulier les mini-récits des

⁵ *Analyse sémiotique des textes*. Introduction. Théorie. Pratique, P. U. Lyon, 1979. Cet excellent guide correspond à la réflexion et à la pratique sémiotique à la fin des années 70. Plus récentes, la présentation de L. Panier et J.-C. Giroud (*Sémiotique. Une pratique de lecture et d'analyse des bibliques*, dans *Cahiers Évangile* 59, 1987) et l'initiation pratique de W. Vogels (*La Bible entre nos mains. Une initiation à la sémiotique*, Montréal, SOCABI et Les Éditions Paulines, 1988) ont aussi servi de *manuel* aux biblistes intéressés à la sémiotique.

évangiles. On peut retenir comme ses meilleurs fruits les études de ce Groupe parues dans *Signes et paraboles*⁶.

Les récits courts fournissaient un terrain privilégié d'apprentissage pour la mise en oeuvre de la dimension narrative et de la dimension discursive alors organisée autour des rôles thématiques. Il était plus facile pour les exégètes, habitués à interpréter des mots et des phrases, de modifier leur pratique sur des *récits* car ceux-ci étaient plus aisément reconnaissables comme *unités construites* selon des règles qui dépassent la structure de la phrase. Les schémas d'organisation narrative élaborés par Greimas se prêtaient bien à l'analyse des courts récits bibliques : on s'exerçait à identifier les programmes narratifs selon les quatre grandes phases et la triple épreuve, en essayant de préciser les rôles des actants et d'enregistrer l'inversion des contenus.

Au cours des années 70, la pratique biblique de la sémiotique greimassienne reposait ainsi sur « Les jeux des contraintes sémiotiques » (*Du sens*, p. 135-155), « Les éléments d'une grammaire narrative » (p. 157-183) et « La structure des actants du récit » (p. 249-270). Mais elle utilisait aussi les développements théoriques de la *sémiotique du discours*, élaborant la structure modale des sujets narratifs, l'articulation *discursive* du contenu et l'organisation de la dimension cognitive avec ses modalités véridictoires, épistémiques et aléthiques. Contenu théorique que nous retrouvons dans la table des matières du recueil *Du sens II* : « les objets de valeur »; « les actants, les acteurs et les figures »; « théorie des modalités »; « contrat de véridiction »; « le savoir et le croire ». Tels sont les éléments théoriques et méthodologiques qui inspiraient la lecture sémiotique de l'écriture biblique, sur le modèle de l'« exercice pratique » réalisé par Greimas lui-même dans son *Maupassant* (1976) et des études présentées dans *Du sens II* (« La Ficelle » et « La soupe au pistou »)⁷.

L'étude de la Bible profitait de la recherche sémiotique. Le repérage et l'articulation des *fonctions*, des *rôles actantiels* et des *rôles thématiques* ouvrait de nouvelles voies à la lecture des nombreux récits bibliques tout en servant à illustrer la grammaire narrative encore en élaboration. De plus, les exégètes furent sensibilisés aux catégories sémantiques fondamentales qui sous-tendent le discours dans les textes bibliques.

⁶ Paris, Seuil, 1977. Notons aussi les lectures faites par les membres du groupe ASTER d'un certain nombre de récits évangéliques qui mettent en scène des femmes : A. Chené, P. Daviau et alii, *De Jésus et des femmes. Lectures sémiotiques*, Montréal, Bellarmin / Paris, Cerf, 1987. ASTER (Atelier de Sémiotique de Textes Religieux) est un groupe interuniversitaire (au Québec et à Ottawa) qui pratique la sémiotique greimassienne. Le groupe vient de publier : *Le déluge et ses récits : points de vue sémiotiques*, PUL, 2005.

⁷ Les principales revues faisant état de l'approche sémiotique des textes bibliques sont : *Sémiotique et Bible* (Lyon) ; *Foi et Vie. Cahiers Bibliques* (Paris) ; *Linguistica Biblica* (Bonn) ; *Semeia* (USA). Pour l'énumération des divers travaux effectués sur les textes bibliques, voir les articles de J. Delorme signalés en note 1.

Les difficultés

Ces pratiques engendrèrent cependant une certaine dose d'insatisfaction car la mise en œuvre d'un lourd appareillage théorique et méthodologique pour une analyse rigoureuse qui aboutit simplement à une représentation assez formelle des textes intéressait peu la recherche biblique. Ce que les lecteurs du texte sacré cherchent c'est le *message*, la *parole*, pas des modèles abstraits et des structures logiques, fussent-elles celles qui engendrent les textes à lire. On s'apercevait que les modèles sémiotiques ne donnaient pas la clé d'interprétation pour atteindre un « meilleur sens du texte », la formulation d'un message à cueillir comme fruit de la lecture. Une bonne partie des exégètes qui avaient pris de la distance par rapport à l'étude *diachronique* et adopté une démarche plus *synchronique* passèrent aux approches rhétoriques et narratologiques. Approches qui s'inspirent de modèles cherchant à rendre compte des stratégies communicatives selon des procédures concevant le texte comme un médium chargé d'intentionnalité par une source émettrice.

C'est que tout en pratiquant la grammaire narrative, certaines et certains étaient restés dans une perspective de *communication* intentionnelle, en concevant un peu le sens comme le *message* qui passe de l'émetteur au récepteur, moyennant un encodage approprié. Dans la ligne d'une sémiotique où le langage et les signes sont étudiés dans une perspective fonctionnaliste, c'est-à-dire comme *systèmes de communication* (Prieto, Mounin, Martinet, Eco), où on s'intéresse à l'arrangement des signes pour une communication réussie, à la génération des messages entre les locuteurs, etc. La « composition rhétorique » lue comme *visée* persuasive ou argumentative de même que l'« organisation narrative » reconnue comme *disposition stratégique* des faits et du savoir à l'adresse du lecteur rattachent en effet le sens des textes à une source productrice s'exprimant dans une composition littéraire qui met en forme un message.

À notre avis, c'est qu'une dimension théorique de *Du sens [I] et II* n'avait pas été suffisamment assimilée, la réflexion sur les enjeux sémantiques liés à la manière de considérer un texte. Il n'y avait pas eu de *conversion* appropriée dans la conception de ce qu'est un *texte* et de ce que cela implique de le considérer comme manifestation d'*un tout de signification*. Il aurait fallu aussi mieux intégrer une donnée essentielle de la sémiotique greimassienne : le sens n'est pas donné directement par le signe, il n'est pas simplement un objet communicable selon un code approprié, il doit être conçu comme une *saisie* moyennant un réseau de relations qui sous-tend le système des signes, une architecture composée de structures relationnelles hiérarchisées. La signification est une affaire de différence, d'articulation et de mise en relation en attente d'un « lecteur » qui entre dans cette dynamique signifiante. Bien plus, les modèles proposés (carré sémiotique, schéma narratif, etc.) ne constituent ni une représentation ni une description du sens, ils ne sont que des instruments pour la *saisie* articulatoire du sens et ses transpositions. Ils ne nous apprennent pas la nature du sens mais ils nous aident à le saisir là où il se manifeste et comment il se transforme. (Voir *Du sens*, p. 7-14)

Le défaut de comprendre la signification comme articulation d'élément de contenu dans une *mise en discours* a entraîné, entre autres, un mauvais usage du *carré sémiotique*, compris à tort comme une sorte de résumé de l'intrigue ou de synthèse du discours d'un texte.

De plus, quand la sémiotique greimassienne représente l'organisation du contenu à la manière d'une articulation en trois paliers conçue comme un *parcours génératif de la signification*, cela semble faire disparaître tout « auteur » que les exégètes aiment concevoir comme source de l'écrit et responsable du discours. Bref, la difficulté souvent évoquée du langage sémiotique (« jargon compliqué », « vocabulaire abscons ») cachait plutôt le difficile déplacement épistémologique d'une théorie de la signification. Il ne s'agissait pas simplement d'intégrer de nouvelles procédures d'analyse et d'interprétation mais d'opérer un changement radical de point de vue dans la conception du *texte*, du *discours* et de la *saisie du sens*.

Relation entre des sujets

Reste que c'est cette *sémiotique de la signification* qui s'est avérée la plus féconde dans le domaine des études bibliques. Et là où elle fut pratiquée avec rigueur pour la lecture des textes bibliques, elle a contribué au développement de la recherche sémiotique elle-même. En effet, le travail de lecture des récits de miracles, des paraboles et de textes apocalyptiques, entre autres, a bien vite questionné certains modèles théoriques (schéma narratif simple, passage du thématique au figuratif) et suscité quelques développements de la sémiotique standard afin de mieux rendre compte des relations fiduciaires entre sujets et de la dimension figurative des textes.

En effet, l'Écriture sainte se mit bien vite à résister aux schémas narratifs simples et à se sentir à l'étroit dans la stricte modélisation en structures fondamentales. Les adeptes de l'approche sémiotique ont dû parfaire leurs outils d'analyse pour interpréter les récits bibliques où la *subjectivité* des acteurs s'entremêle avec la narration des actions ou événements. Les récits de miracles s'intéressent moins au miracle comme tel qu'aux transformations des relations intersubjectives qui se tissent entre les acteurs et à la nature de celles qui se jouent entre énonciateur et énonciataire.

Il arrive que les récits bibliques relativisent la réalisation d'un désir (de guérison, p. ex.) au profit de la relation qui s'établit entre l'acteur de la quête et celui de l'exaucement : Le récit fait sens davantage de leur approche, de leur dialogue, de leur accord ou désaccord, que de la transformation corporelle désirée et réalisée. Si bien que dans l'exaucement, le bien communiqué n'est plus ce qui vient simplement combler le manque, il couronne un itinéraire de reconnaissance où le croire et l'écoute de la parole sont mis à l'épreuve. Il devient le signe corporel qui renvoie à un autre type d'incomplétude⁸.

Il apparaît, dans des récits de *guérison*, que la guérison ne constitue pas la transformation principale, car les parcours figuratifs construisent d'autres valeurs liées à l'interrelation des sujets. Dans les évangiles, quand des débats s'élèvent autour d'une guérison ou d'un exorcisme, on se rend compte que *l'objet de valeur* dépend des rapports qui se nouent entre des sujets inscrits dans des parcours figuratifs –et des prises de parole - qui doivent être finement analysés. Dans la constitution du sujet, la quête de l'objet se trouve atténuée au profit

⁸ J. Delorme, *Dictionnaire*, col. 320-321.

des enjeux d'une rencontre de sujets dans la parole. La pratique de la lecture faisait ainsi constater que la grammaire narrative ne suffit pas à rendre compte des virtualités du sens à lire dans la représentation figurative des acteurs et dans l'intrication inattendue de divers champs sémantiques. On élaborait alors des procédures d'analyse plus attentives aux figures des acteurs organisées en parcours dans la *mise en discours* particulière du texte lu⁹.

De même, les paraboles évangéliques devinrent des lieux privilégiés d'analyse et de mise à l'épreuve des ressources de la sémiotique greimassienne¹⁰. Récits métaphoriques enchâssés dans un grand récit, elles représentaient un défi particulier pour les outils habituels de l'analyse narrative et pour l'observation de la transformation des valeurs sémantiques. Elles ont entraîné certains ajustements des modèles fondamentaux et une évolution des stratégies d'analyse. D'une part, l'interaction originale de deux plans de signification, le récit parabolique et le récit englobant, fournissaient aux sémioticiens un phénomène typique du traitement des figures par le discours. D'autre part, le langage parabolique s'avérait un terrain favorable au développement de l'opposition entre un *savoir* par démonstration et un *savoir* qui procède plutôt par analogie ou par enchaînements figuratifs; une pensée logique par rapport à une pensée qui s'adresse davantage au *croire*, à la *fiducie* nécessaire à toute relation entre les humains. Les réflexions de Greimas sur « Le savoir et le croire » comme « un seul univers cognitif » (*Du sens II*, p. 115-134) ne sont pas étrangères au travail de lecture des paraboles. Ce chapitre vise à mieux reconnaître la part du *fiduciaire* et du *logique* dans la constitution du savoir. À la fin il évoque le « fonctionnement discursif de l'*allégorie* et de la *parabole* » pour indiquer l'aptitude du discours figuratif « à projeter une double référence, la première *en profondeur* et créatrice d'une isotopie thématique plus abstraite, et la seconde, *en latéralité*, développant une nouvelle isotopie figurative parallèle. » (p. 131)

La figurativité et ses « capacités » signifiantes

Dans l'élaboration du *parcours génératif de la signification* Greimas avait établi une composante *discursive* comportant un plan *syntactique*, l'organisation des grandeurs figuratives autour des trois axes *acteurs*, *temps*, *espace*, et un plan *sémantique*, celui des valeurs *thématiques* assumées concrètement par les *figures*. Nous montrerons dans les paragraphes suivants que la figurativité particulière des textes de la Bible a provoqué une élaboration plus précise de la dimension figurative, une mise à l'épreuve de ses rapports avec la composante narrative et une meilleure reconnaissance de son apport dans l'articulation signifiante du fait

⁹ Il faut noter alors l'influence de J. Geninasca : voir « Pêcher/Prêcher. Récit et métaphore (Luc5, 1-11) », dans Groupe d'Entrevernes, *Signes et paraboles. Sémiotique et texte évangélique*, Paris, Seuil, 1977, p. 144-173 et « Du texte au discours littéraire et à son sujet », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 10-11, 1990, p.9-34.

¹⁰ Les diverses formes de discours paraboliques constituent un champ que la sémiotique a volontiers exploré : Groupe d'Entrevernes, *Signes et paraboles. Sémiotique et texte évangélique*, Paris, Seuil, 1977 ; J. Delorme, éd., *Les paraboles évangéliques. Perspectives nouvelles*, Paris, Cerf, 1989 ; J. Delorme, éd., *Parole. Figure. Parabole*, Lyon, P.U.L., 1987.

de sa mise en discours. On a été ainsi amené à reconnaître que le plan discursif présente une réelle autonomie : le dispositif figuratif présent dans les textes n'est pas seulement la concrétisation ou l'« habillage » de valeurs thématiques abstraites, mais il produit une articulation du sens dans le discours.

À partir de la reconnaissance que la signification s'articule dans la saisie de la différence, Greimas en avait explicité les conditions en élaborant le modèle caractéristique appelé *parcours génératif de la signification*. Pour élaborer ce parcours qui va de la structuration élémentaire du sens (représentée par le *carré sémiotique*) à sa manifestation textuelle, Greimas utilise le terme *conversion* quand il s'agit de l'opération permettant de passer du niveau des structures profondes au palier *narratif* : les relations et opérations représenté par le *carré* se trouvent *converties* en sémantique et syntaxe narratives, formant des programmes narratifs. Mais quand intervient le plan discursif où les structures sémi-narratives sont prises en charge par la *composante discursive*, le terme *conversion* s'avère moins approprié pour décrire le passage d'un niveau à l'autre, et c'est alors le vocable *convocation* qui rend compte du processus d'articulation des figures dans le réseau signifiant.

Selon Louis Panier, ce changement dans le vocabulaire enregistre en fait une difficulté sérieuse dans la trajectoire du parcours génératif :

En effet, la *convocation* des grandeurs figuratives (effet de la praxis énonciative) est une opération complètement différente de la *conversion* du niveau élémentaire au niveau narratif. Il devient alors difficile de s'en tenir à une vision purement générativiste du parcours sémiotique¹¹.

De fait l'*opération* de convocation appelle une *instance* d'énonciation pour sa mise en œuvre et le terme *convocation* (*vocare*) évoque une *voix qui appelle*, une instance de parole. C'est en ce lieu de rencontre, et de *tension*, entre ce qui est généré par les structures profondes et la mise en dispositif figuratif que s'inscrit une instance énonciative productive dans la mise en œuvre du sens. Une instance énonciative qui ne se réduit pas à un mécanisme de transformation de structures, mais où s'élabore la mise en discours de l'ensemble signifiant manifesté dans un texte. Le lieu d'achoppement du parcours génératif devient le lieu du développement théorique initié au CADIR.

Dans l'examen approfondi de la mise en discours, l'énonciation ne doit pas être mise entre parenthèse; elle s'avère plutôt comme un lieu majeur où la signification s'inscrit et se développe à l'intérieur même du texte. Mais cette prise de distance par rapport à l'une des articulations du modèle génératif, n'est pas un abandon de la sémiotique greimassienne. Cette sémiotique postule que les éléments signifiants reçoivent leur signification de leur insertion dans le réseau discursif. L'instance discursive, en associant et en opposant des signes, se trouve à les *décomposer* en unités minimales, à les *articuler* selon de nouveaux réseaux, *constituant* ainsi des significations qui ne sont plus celles du lexique. Lire c'est donc *construire* ce réseau de traits distinctifs pour former un *ensemble signifiant* (la forme du contenu), c'est se mettre en quête de sens en suivant l'organisation interne des éléments

¹¹ L. Panier, *Sémiotique et Bible*, n° 104, déc. 2001, note 15, p. 66.

sémantiques. Certes, les mots gardent mémoire de leurs usages antérieurs, mais leur signification dans un texte relève essentiellement de la structure du discours qui les porte, ce texte étant considéré comme un tout où les composantes linguistiques et littéraires se fondent en une cohérence signifiante originale. L'architecture interne du texte n'est pas reçue comme *expression* d'un auteur, mais elle est reconnue comme manifestation d'une unité signifiante à construire dans un travail de lecture qui prend le temps de prendre en considération l'articulation interne de toutes les unités et de tous les niveaux de signification. Une manière donc de reconnaître la signification dans la combinaison des éléments au niveau du discours conçu comme organisation signifiante du langage.

La lecture sémiotique des textes bibliques poussée jusque dans leurs résistances a amené en effet à reconnaître que le dispositif figuratif ne fait pas seulement que manifester du thématique, mais qu'il renvoie à une instance énonciative où s'élabore un discours fait de l'articulation particulière de ce réseau signifiant unique. Ce niveau où on analyse le jeu des *figures* représentées par des *acteurs* en interrelations dans *l'espace* et le *temps* ne fait pas que manifester des structures profondes. Il relève davantage d'une instance d'énonciation qui contribue à l'élaboration du sens par l'agencement de *ces* parcours figuratifs dans *cet* ensemble signifiant. Ce qui fait que la lecture n'est pas un simple *décodage* des figures, mais une activité attentive au dynamisme de la *mise en discours*. Le travail d'énonciation (qui se trouve assumé par le lecteur) transforme le contenu des figures et il construit la signification dans le dispositif figuratif particulier qui est donné à lire. Le sens se construit dans la mise en discours relevant de l'énonciation. Autrement dit, l'œuvre de *mise en discours* doit être considérée comme une organisation fondatrice de signification.

L'énonciation impliquée par la mise en discours

L'analyse des prises de parole et des dispositifs figuratifs entrelacés dans un texte conduit à prendre en considération l'énonciation qu'ils attestent, l'instance qui fait tenir ensemble tous les parcours discursifs et narratifs. On doit compter avec les écarts et les rapports nouveaux qui sont créés par l'activité de mise en discours considérée selon ses deux pôles : énonciateur et énonciataire. L'énonciation crée des enchaînements et des associations qui travaillent le sens et crée de nouvelles significations. L'articulation singulière de chaque texte provoque une construction du sens, élabore un discours qui est à retracer justement dans cette nouvelle organisation discursive particulière.

Au CADIR de Lyon¹² on a ainsi développé une stimulante réflexion sur le statut sémiotique des grandeurs figuratives dans les textes et sur leur place dans le dispositif de l'énonciation. Certes, la figure est restée reconnue comme un élément de contenu ayant valeur de *représentation*, une correspondance avec un élément du monde naturel. Puis, quand les

¹² Centre pour l'Analyse du Discours Religieux, rattaché à la faculté de théologie de l'Université Catholique de Lyon. Nous pensons en particulier aux divers travaux de Jean Delorme, Jean Calloud, Louis Panier et François Martin qu'on trouve énumérés dans les « Références bibliographiques » de J. Delorme, « La sémiotique littéraire... » (voir note 1).

figures sont mises en parcours dans un texte, elles s'investissent de valeurs *thématiques* du fait de l'isotopie discursive. Ce thématique ne marque pas toutefois la fin de *l'opération figurative*.

Mais du fait de leur mise en discours dans un texte particulier, ces éléments figuratifs acquièrent un statut *discursif*, ils ne sont plus là seulement pour forger l'impression référentielle du texte en représentant des états de choses, ils ne sont pas là seulement comme concrétisation de valeurs thématiques abstraites, ils entrent dans les formes figuratives de la mise en discours et deviennent par là les formants d'une structure de la signification¹³.

Quand elle est mise en discours, vient un moment où la figure *se vide* de la signification de sa configuration virtuelle pour devenir disponible à entrer dans le dispositif figuratif de la mise en discours particulière où elle est inscrite. Certes, cette opération de suspens du sens garde quelque chose d'une capacité figurative minimale (le *figural*¹⁴), un support minimal d'investissement sémantique, mais elle met aussi en opération discursive et en démarche de quête de signification un sujet d'énonciation. Souvent, la difficulté ou même l'impossibilité d'organiser de façon cohérente ou satisfaisante le thématique signale cette opération signifiante relevant de l'énonciation.

Les figures en discours sont ainsi le lieu d'une *tension* entre représentation, signification et instauration d'un sujet structuré par la langue. L'instance de l'énonciation, présupposée par le discours, s'atteste dans la convocation, la sélection et l'agencement des figures de contenu en un tout de signification. Nous avons ainsi appris à compter avec cette instance de mise en discours qui «habite en quelque sorte le discours et le rend lisible, parlant»¹⁵. Selon Louis Panier, la sémiotique interprétative pratiquée au CADIR s'intéresse moins à la *fonction figurative* qu'à « l'opérativité sémantique et énonciative du figuratif en concevant la figure comme une grandeur *instaurée lors de la mise en discours* et donc corrélative d'émergence d'une instance d'énonciation.¹⁶ » Et J. Delorme écrit : «Il devient possible, sans céder à l'imaginaire, de lire le texte comme la trace d'un sujet parlant et de se disposer au passage d'une parole qui provoque le lecteur à interpréter.¹⁷ »

¹³ L. Panier, « Les sémiotiques d'A. J. Greimas », *Sémiotique et Bible*, n° 104, déc. 2001, p. 64. Voir aussi « Le statut discursif des figures et l'énonciation », *Sémiotique et Bible*, n° 70, p. 13-24 ; « Devenir des figures, figures en devenir. La théorie des figures dans l'exégèse biblique ancienne » dans *Le Devenir* (J. Fontanille, éd.), Limoges, PULIM, 1995, p. 147-157 ; repris dans *Sémiotique et Bible*, n° 100, déc. 2000, p. 14-24.

¹⁴ Le terme *figural* vient du sémioticien J. Geninasca. Selon notre compréhension, il se trouve à définir le statut des figures comme éléments signifiants dont le signifié est déterminé par leur mise en discours. Un peu comme le *visuel* par rapport au *visible* dans un tableau non figuratif.

¹⁵ J. Delorme, « Algirdas Julien Greimas », *Sémiotique et Bible*, n° 67, 1992, p. 7.

¹⁶ Louis Panier, « Figurativité, mise en discours, corps du sujet », *Sémiotique et Bible*, n° 114, juin 2004, p. 41.

¹⁷ *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 25, 1993, p. 40.

De retour à *Du sens*

Nous paraissions loin des problématiques examinées dans le recueil *Du sens*. Et pourtant ce développement de la compréhension de la figurativité et de la mise en discours dans l'énonciation repose sur des observations et orientations déjà présentes dans cet ouvrage.

L'affirmation de l'arbitraire du signe, tout en permettant des progrès considérables dans la connaissance de la structure interne des langues dites naturelles, n'a pas manqué d'élargir [...] la problématique du statut du langage [...]. Si le rapport entre le signifiant et le signifié, au niveau du signe, c'est-à-dire du mot ou d'une unité syntagmatique quelconque, est arbitraire, il l'est aussi au niveau de *tous* les discours par lesquels la langue est présente à nous [...]. (*Du sens*, p. 49)

Le développement de la théorie de la figurativité présenté dans cet article constitue une prise en compte poussée jusque dans le dispositif figuratif et la mise en discours de cette « affirmation de l'arbitraire du signe ». Dans l'agencement des parcours figuratifs, les figures (*signifiant*) sont vidées de leur contenu (*signifié*) et elles deviennent disponibles pour d'autres investissements sémantiques qui leur viennent de la mise en discours particulière qui les agence.

Et plus loin dans ce même chapitre sur « Les conditions d'une sémiotique du monde naturel » nous lisons en soulignant :

Un problème théorique subsiste néanmoins : c'est celui de la *désémentisation*, toujours possible, *des éléments constitutifs* des énoncés gestuels, que nous avons évoqué précédemment. Ainsi, on peut se demander, à propos de la gestualité qui se veut esthétique, dans le ballet par exemple – et tout en reconnaissant sa nature de code artificiel, puisque composite, comportant, entre autres, des séquences mimétiques évidentes, et surtout puisque le spectacle n'est dans sa totalité *qu'un énoncé produit par ce sujet de l'énonciation*, le chorégraphe -, si la « désacralisation » du discours mythique n'a pas entraîné la *désémentisation des énoncés gestuels*, ne laissant à la gestualité esthétique, pour signifier, que les formes narratives du discours. (*Du sens*, p. 81)

Certes, le domaine est différent (de la langue à celui de la danse) et la perspective prise par Greimas est plutôt celle de la communication, mais l'affirmation de la *désémentisation des éléments constitutifs* du fait de leur inscription dans une *totalité produite par un sujet de l'énonciation* est là comme pierre d'attente à l'exploration de la figurativité en direction du sujet d'énonciation. C'est-à-dire que les figures se vident de leur contenu pour former de nouveaux signifiants dans le réseau énonciatif qui les prend en charge, comme les éléments gestuels dans une chorégraphie. L'orientation prise au CADIR a contribué à développer une compréhension plus discursive et interprétative de ces réflexions plus générales de Greimas sur l'énonciation.

Ces dernières remarques voulaient simplement souligner la souplesse de la sémiotique élaborée dans *Du sens I*] et *Du sens II*. C'est ainsi que Louis Panier peut donner le titre « Les

sémiotiques d'A. J. Greimas »¹⁸ à un article dans lequel il montre « comment le projet scientifique inauguré par Greimas s'est trouvé en constant renouvellement à partir des découvertes que son évolution même soumettait à la réflexion. La sémiotique greimassienne, loin d'être un corps figé de doctrine comme on a souvent voulu le croire, est un projet, une dynamique de la recherche. » Le pluriel « Les sémiotiques » souligne les possibilités d'évolution et de transformation de ce « projet » sémiotique : c'est un dispositif théorique vaste et riche qui mérite encore exploration et approfondissement. Nous en avons montré quelques fruits dans la sémiotique interprétative des textes bibliques. Le meilleur effet de l'exercice de cette sémiotique dans le domaine biblique fut l'apprentissage d'une lecture attentive à ses procédures, non pour *dire le sens* avec plus de compétence, mais pour *instaurer le texte comme discours* et en définitive comme parole de l'Autre.

Jean-Yves Thériault, bibliste et sémioticien.

Professeur retraité de l'Université du Québec à Rimouski, Jean-Yves Thériault met en exercice la sémiotique greimassienne pour la lecture des textes bibliques. Membre du groupe ASTER (Atelier de Sémiotique de TExtes Religieux), il a participé à toutes les publications de ce groupe. Il a collaboré à divers ouvrages collectifs, dont *Le temps de la lecture* (Cerf 1991) et *Les lettres dans la Bible et la littérature* (Cerf 1999). Collaborateur de la revue *Sémiotique et Bible*, il a signé un double article sur Gn 2-3, « Le parcours de l'adam dans le jardin » (n^{os} 67-68), et trois études de segments du récit de la passion en Marc (n^{os} 104, 110, 115).

Résumé

C'est au moment de la parution de *Du sens* que l'exégèse biblique et la sémiotique greimassienne se sont rencontrées. Après le choc initial et le dépassement des difficultés venant du changement radical d'épistémologie, les disciplines ont su profiter l'une de l'autre. Au cours des années 70 les études bibliques prirent un tournant important vers des approches synchroniques. D'autre part, la lecture de la Bible a contribué au développement de la sémiotique greimassienne : affinement de l'analyse des rapports entre sujets et développement de l'étude de la figurativité en direction de la mise en discours conçue comme productrice de signification.

It is when the work *Du sens* was published that the biblical exegesis and Greimas' Semiotic came together. Beyond an initial shock and after having overcome difficulties stemmed from a radical change of epistemology, those disciplines learned to gain from each other. In the seventies, the biblical studies reached a turning point : they shifted towards synchronic approaches. They profited particularly from the Greimas' semiotic. On the other hand, perusing of the Bible contributed to the semiotic : a refining of the analysis of relations between the subjects and a development of the theory of the figurativity.

¹⁸ *Sémiotique et Bible*, n^o 104, déc. 2001, p. 55-67.